PAUVRES CHEVAUX DE 14-18...

PHILIPPE DUBOURG

EDILIVRE

EXTRAIT

J'étais dans les chevaux, et j'aimais mon métier de maréchal-ferrant que j'avais choisi en accord avec mon père. Il y avait des chevaux à la ferme du *Bourdiou* dont mon père, *Jean,* s'était fait le métier principal. La métairie était trop petite pour nous faire correctement vivre. Tout naturellement, l'entretien des fers des chevaux me parut parfaitement me convenir. J'aimais bien apprendre à l'école, mais je n'aimais pas pour autant l'école. Mon père qui équipait médecins et autres vétérinaires en bêtes à tracter leurs belles carrioles, aurait voulu que je fusse vétérinaire. Mais il fallait trop

EXTRAIT

étudier pour y arriver ! J'aimais par-dessus tout vivre en pleine nature, au contact de ma ferme et de ses chevaux. Mon père m'avait appris l'essentiel de la profession avant l'apprentissage à la petite ville proche. Puis il était décédé alors que je n'avais que 18 ans, me laissant seul avec mes chevaux et ma métairie.

Je ne savais pas que cette fonction m'amènerait à l'assumer pendant la guerre de 14. Elle s'annonça pour notre cher pays et toute l'Europe, sinon pour le monde entier, comme une catastrophe de civilisation. Je m'étais rendu vite compte de la gravité de la première Guerre mondiale. Je fus rappelé, à l'âge de 29 ans, moi qui avais déjà fait deux ans de service militaire sept ans auparavant. J'étais donc né en 1885. Il n'y avait pas assez de jeunes soldats face aux ennemis, alors on décida que tous les

EXTRAIT

hommes de notre pays pouvaient être appelés en renfort jusqu'à l'âge de 48 ans. Imagine-t-on les villes et les villages français vidés de tous leurs hommes, et bientôt saignés par la traître mitraille de tant de bras vaillants ? Les épouses seules restèrent au pays. Je partis, sinon enthousiaste, du moins confiant en ma patrie, comme la majorité des soldats. Quelle étrange vision de la guerre nous avait-on peu à peu insufflée à travers cette idée d'aller reprendre l'Alsace et la Lorraine !

Nous dûmes vite déchanter. Qu'un peuple est donc prêt à se faire des illusions, poussé par la volonté nationale de la revanche de 1870, ou bercé par le rêve de ses généraux et va-t-en guerre de toutes sortes ! Bien vite, au vu de cette saloperie de guerre, nous avons pu constater dans nos esprits et dans nos chairs que ce serait l'une des plus

EXTRAIT

grandes tragédies de l'histoire, la fin d'un monde.

Heureusement pour moi, le maréchal-ferrant se voit affecté un peu à l'arrière des combats de tranchées. J'étais Ordonnance ou Aide de camp du lieutenant de mon régiment de chasseurs à cheval. Je ne perdais pas ainsi la main avec mon métier de maréchal-ferrant, et je retrouvais mon plaisir d'en ferrer quelques-uns, quand mon emploi du temps ne me retenait pas exclusivement au service de mon Lieutenant. Les forges se trouvaient en plein air la plupart du temps, au plus près des lieux des opérations. Mais les obus pouvaient tomber plusieurs kilomètres à l'arrière des premières lignes…

De mon lieutenant, je ne m'abstiendrai pas d'en parler, parce que nos relations ne furent pas évidentes. Jeune, frais émoulu de son Ecole

EXTRAIT